Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 9 (1888)
Heft: 4

Artikel: Bulletin mensuel : (2 avril 1888)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-133351

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN MENSUEL (*2 avril 1888* [1]).

La dénonciation du traité de commerce entre la France et l'Italie devant faire renchérir la vie dans le département des Alpes-Maritimes, une pétition a été adressée à la Chambre de commerce de Nice, pour lui demander de prendre l'initiative des mesures propres à assurer la création d'un **service régulier de steamers entre Nice et les principaux ports de l'Algérie.** Le département des Alpes-Maritimes tirerait de la colonie française les produits qu'il empruntait jusqu'ici à l'Italie : les moutons, les bœufs, les vins, les fruits, les légumes, etc. La Compagnie générale transatlantique devrait établir un double service. Une première ligne mettrait Nice en correspondance avec l'Algérie, soit directement, soit avec escale facultative à Ajaccio. Cette dernière combinaison permettrait de combler une lacune existant dans les services méditerranéens de la dite Compagnie. Jusqu'à ce jour, en effet, il n'existe aucune communication directe entre les ports ouest de l'Algérie (Oran et Alger) et la Corse. Une seconde ligne devrait être créée entre Nice, Bône et Tunis, avec escale facultative à Bastia. S'il est fait droit à la demande des pétitionnaires, l'exportation de la colonie augmentera considérablement.

Jusqu'à présent on n'importait guère d'Algérie, en fait de **pêche,** que des thons, mais des expériences faites récemment ont démontré que toutes les autres sortes de poissons supportent, sans inconvénients pour la vente, ni pour la consommation, le court délai dans lequel les paquebots de la Compagnie générale transatlantique effectuent la traversée d'un continent à l'autre. Sans préparation aucune, les pêcheries abondantes de la côte algérienne peuvent expédier leurs produits à Marseille, sans avoir à redouter la détérioration du poisson transporté simplement dans des corbeilles. Cela pourra se faire toute l'année, quitte à recourir aux blocs de glace pendant les fortes chaleurs. A ce propos, il est utile de mentionner la loi nouvelle qui a interdit aux bateaux étrangers la pêche dans les eaux territoriales de la France et de l'Algérie, en deçà d'une limite fixée à trois milles marins au large de

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

la laisse de basse mer. Dans chacun des arrondissements maritimes et pour l'Algérie, des décrets déterminent la ligne à partir de laquelle cette limite est comptée.

Le *Moniteur de l'Algérie* nous apporte, sur les **mines** de fer et de cuivre découvertes récemment dans la **province d'Oran,** de nouveaux renseignements qui en font mieux connaître la situation et l'importance. Les Ghauras ou Ghamras, où se trouvent ces gisements, sont de vastes terrains au milieu desquels deux ou trois petites montagnes se dressent à 200^{m} d'altitude au-dessus de la mer. Ces terrains sont adossés à la petite chaîne de montagnes qui s'étend entre Oran et Aïn-Temouchent; ils descendent en pente douce jusqu'à la mer, du cap Figalo au cap Falcon. Ils forment un large rectangle ayant au nord la Méditerranée, au sud le village arabe de Sidi-Bakti, à l'ouest la rivière du Madagre et à l'est celle du Madjouz; la partie de beaucoup la plus considérable en est louée à la Société anonyme des mines de Ghauras. Le centre de l'exploitation est à 12 kilomètres de la gare de Bou Tlélis, et à 7 kilom. de celle de Lourmel, à 3500^{m} seulement de la Méditerranée et de l'embouchure du Madagre, où se trouve une rade des mieux abritées et des plus faciles pour l'embarquement. Les vaisseaux du plus fort tonnage peuvent y aborder; à 7^{m} ou 8^{m} du bord, il y a 10^{m} d'eau; à 20^{m} ou 25^{m}, il y en a 40^{m}. Le terrain étant en pente douce jusqu'à la mer, le transport du minerai s'opère à peu de frais et très facilement. Le minerai très riche se trouve en masse épaisse et profonde; le minerai de fer donne 63 % de fer et $^{1}/_{20}$ % de manganèse; le minerai de cuivre contient 23 % de cuivre allié à 35 % de fer et à 42 % d'autres matières. Les montagnes exploitées ont une superficie de plus de 4 kilom. carrés. D'après l'avis des ingénieurs les plus compétents, la masse du gisement doit descendre à une profondeur de plus de 1200^{m} et avoir une épaisseur à peu près régulière de plus de 800^{m}. Le minerai se trouve à fleur du sol, c'est-à-dire que l'on exploite à ciel ouvert; il n'y a pas de galeries souterraines, pas de travaux de soutènement, pas de frais onéreux. On a attaqué la première montagne à mi-côte et l'on a taillé en plein flanc. C'est à peine si, à de certains intervalles, un peu de roche se trouve accolée au minerai. — Sur un autre point, à gauche de la route de Tiaret à Frendah, à 9 kilom. de Tiaret, on a découvert un gisement de charbon de terre. Un échantillon en a été adressé au préfet d'Oran avec une demande d'autorisation de recherches, laquelle a été accordée. D'après les fouilles déjà faites, le gisement houiller s'étendrait sur une superficie de 37 à 40 kilom. Dans ce même périmètre on aurait découvert des minerais de fer, de cuivre, de plomb, d'or et d'argent.

M. Jules Rouquette, médecin de l'hôpital civil à **Bône,** s'est donné pour mission d'acclimater en Algérie certaines plantes utiles de l'Amérique du sud. Ayant reçu de M. Glaziou, naturaliste français, directeur des jardins impériaux à Rio-de-Janeiro, cinq à six mille graines d'*ilex paraguayensis,* qui fournit la boisson connue sous le nom de *maté,* il les a distribuées dans les départements d'Oran, de Constantine et d'Alger, notamment au Jardin d'essai d'Alger. L'altitude à laquelle croît l'ilex au Paraguay lui fait espérer que plusieurs régions algériennes conviendront à cet arbre vivace au feuillage toujours vert et très abondant. Il a reçu également des graines du *pao-pereira,* ou scientifiquement *geissospermum,* arbre des environs de Rio-de-Janeiro, dont l'écorce jouit au Brésil d'une grande réputation comme tonique, dynamophore, astringente et éminemment fébrifuge. On extrait de cette écorce un sel, le *chlorhydrate de péreirine,* sel amer, brun, brillant, plus puissant fébrifuge que les sels de quinine. M. Rouquette en a obtenu de très bons résultats dans des fièvres paludéennes graves. M. Glaziou lui a écrit que le pao-pereira croît dans les terrains secs et pierreux sous une température moyenne de 18° centigrades. M. Rouquette en a fait semer les graines à la pépinière de Bône et au Jardin d'essai d'Alger; plus tard les arbustes seront répartis sur les points favorables de la colonie.

Le **trafic clandestin des antiquités égyptiennes** causant de graves préjudices aux collections et à la science, le ministère égyptien des travaux publics a dû demander au gouvernement l'élaboration d'une loi portant des répressions assez sévères contre ceux qui s'y livrent. Les délégués du musée de Boulaq sont seuls autorisés à faire les recherches des antiquités, en vertu d'une autorisation donnée par le directeur général du musée et mentionnant l'emplacement des fouilles, le temps probable de leur durée et le nom des ouvriers employés. Tout délégué qui contreviendrait à ces dispositions serait punissable d'un emprisonnement d'un à deux ans et d'une amende de 1000 à 2000 piastres. Dans le cas où une infraction serait commise par un particulier et s'il a caché les antiquités trouvées par lui, le délinquant sera passible d'un emprisonnement d'un mois à un an et d'une amende de 1000 à 2000 piastres. La loi défend l'achat, dans les villages, des antiquités qui pourraient être cachées chez des particuliers; elle en interdit le commerce; tout contrevenant sera passible de trois à quinze mois de prison et d'une amende de 300 à 1500 piastres, avec confiscation des objets saisis.

L'opinion publique a été douloureusement émue par la publication de deux lettres de la reine Victoria contenues dans un volume consacré à la

correspondance de **Gordon,** le défenseur de Khartoum. Nous avons trop vivement regretté les lenteurs du gouvernement britannique à porter secours à celui qu'il avait envoyé au Soudan, pour ne pas nous associer aux sentiments exprimés par la souveraine, qui écrivait à miss Gordon, la sœur du héros, le 15 février 1885 : « Comment vous dirai-je, comment chercherai-je à vous exprimer ce que j'éprouve? Penser que votre cher, noble et héroïque frère, qui a servi son pays et sa reine si fidèlement, si héroïquement, avec un désintéressement si édifiant pour tout le monde, n'a pas été secouru! Les promesses de secours, promesses que j'ai si fréquemment, si constamment rappelées à ceux qui lui ont demandé de partir, n'ont pas été remplies, et cela a été pour moi une indicible douleur. J'en ai été malade. Mon cœur saigne pour vous, sa sœur, qui avez éprouvé tant d'anxiété à son sujet, qui l'aimiez comme il méritait d'être aimé. J'espère vous revoir quelque jour pour vous dire tout ce que je ne puis exprimer. Ma fille Béatrice me prie d'être l'interprète de sa profonde sympathie pour vous. J'ai reçu également de nombreuses expressions de douloureuse sympathie de l'étranger. Celles venant de ma fille aînée, la princesse impériale d'Allemagne, et celles de mon cousin, le roi des Belges, sont des plus chaudes. Veuillez exprimer à vos autres sœurs et à votre frère aîné le sentiment de profonde douleur que j'éprouve à la pensée de la tache qu'imprime à l'Angleterre le sort cruel mais héroïque de votre cher frère. » Une réponse de M. Gladstone et de ses amis à la lettre de la reine est annoncée.

Comme complément à ce que nous disions dans notre avant-dernier numéro (p. 46-56) sur l'extension de l'**influence arabe** en Afrique, nous croyons devoir reproduire ce que dit un correspondant de l'*Indépendance belge* sur la fermentation qui règne dans le monde musulman au bord de la mer Rouge : « L'Égypte officielle, quoique musulmane, n'est pas pour les nouveaux rebelles un État sur lequel on puisse compter. Modifiée par la civilisation, l'Égypte, dans la personne de ses khédives, ne représente plus, aux yeux des musulmans de ces parages, qu'une émanation de la puissance chrétienne, une terre d'apostats, où les antiques traditions de l'Islam subissent une décadence et une dégradation complètes. La Turquie est trop pauvre, trop faible, trop humiliée aux yeux de l'Europe pour se risquer à prendre ouvertement la responsabilité d'un soulèvement du monde musulman contre le monde chrétien. Mais il n'en est pas moins vrai que l'âme de la nouvelle agitation, partie de la terre sainte de Djeddah, est la Turquie elle-même qui, bien que malade, cherche quelque moyen de se régénérer, ou simplement des pré-

textes pour prolonger son existence. Sur les bords de la mer Rouge, flotte un rêve de vengeance, entretenu par la parole toute-puissante des prêtres de la Mecque qui prêchent que la glorieuse bannière de Mahomet ne doit pas disparaître. Avec elle, disent-ils, on pourra reconquérir, sinon le monde, comme à l'époque des califes, au moins le rétablissement des anciennes lois du Coran, là où le Coran représente les croyances et les traditions du peuple. Ces prédications ne sont pas sans résultat. Assaortins, Habâb, Danakils, Somalis, croyants de Hodeïdah, de Sanâa, de Mokha, d'Aden, tous sont liés par un même pacte mystérieux dont les effets se manifestent à chaque instant. Quelques faits tout récents illustreront ces affirmations : Il y a quelques jours, à Zeïlah, un soldat anglais a été obligé de tuer un Somali qui voulait l'assassiner. Tout dernièrement, dans la même région, une bande d'Issa-Somalis attaquait et pillait une caravane de cent chameaux se rendant à la côte, et massacrait les hommes qui en formaient l'escorte. La semaine dernière, à Tadjourah (protectorat français), une foule d'enfants assaillait à coups de pierres, à leur débarquement, M. Lagarde, gouverneur d'Obock, et d'autres officiers. A Obock, le premier de l'an, à l'occasion d'une fête indigène, le même M. Lagarde envoyait en cadeau aux Danakils quelques sacs de monnaie de billon. Les Danakils refusèrent dédaigneusement le don, crevèrent les sacs et en jetèrent le contenu à la mer avec tous les signes du plus profond mépris. A Raheïta, on embarque les esclaves ouvertement et on proclame la liberté de la traite. A Lahadj, même sous les yeux du gouverneur anglais d'Aden, le sultan manifeste son mécontentement dans toutes les occasions possibles. Il impose arbitrairement des droits de passage aux caravanes, les arrête et les retient à tout propos. A chaque instant, il réclame au trésor anglais des augmentations de subsides, sollicite des armes et des munitions, exige de nouveaux privilèges sous peine de révolte contre l'autorité britannique. Profondément impressionné, le gouvernement anglais a, depuis quelques jours, remplacé par ses propres soldats les soldats indiens qui formaient jusqu'ici la garnison d'Aden. Mais cela ne suffit pas encore à mettre les intérêts anglais en sûreté, car, du moment où il serait possible au seul sultan de Lahadj d'arrêter les caravanes, Aden serait, au bout de quelques jours, dans l'impossibilité de se ravitailler. »

On annonce de **Zanzibar** que M. Montagu-Kerr, chef de l'expédition chargée de porter des secours à **Émin-pacha,** en partant de la côte orientale d'Afrique, en proie à une fièvre violente, a dû renvoyer les hommes qu'il avait déjà engagés pour l'accompagner. C'est par la voie

de Zanzibar que nous sont parvenus les derniers renseignements sur l'expédition de **Stanley.** A la fin de février, M. Georges Mackenzie, secrétaire du Comité qui l'a organisée à Londres, a informé les journaux anglais que l'agent du Comité à Zanzibar a reçu d'Émin-pacha des lettres datées du 3 septembre, et qu'à cette date Stanley n'était pas encore arrivé à Wadelaï. « Si, comme on le suppose, » ajoutait M. Mackenzie, « Stanley est parvenu jusqu'à Émin-pacha vers le 15 septembre, on peut espérer avoir des nouvelles de lui à Zanzibar[1] dans les premiers jours du mois de mars, à moins qu'il n'ait préféré envoyer ses lettres par l'entremise des messagers spéciaux de M. le missionnaire Stokes, qui ne sont attendus à Zanzibar qu'à la fin du mois d'avril. Dès lors M. Mackenzie a annoncé que d'après des avis reçus par la voie de Zanzibar, Tipo-Tipo a envoyé un certain nombre de ses hommes au camp établi par Stanley sur l'Arououimi. Les troupes de réserve laissées à Yambouya auront donc pu, sous le commandement du major Barttelot, marcher sur les traces de l'expédition et lui prêter appui en cas de besoin. Mais la lettre de M. Mackenzie ne donne aucune information sur le lieu où Stanley se trouve actuellement.

Le nouveau journal *Nachrichten aus der ostafrikanischen Mission,* de Berlin, nous a apporté la nouvelle de l'arrivée à Zanzibar des renforts envoyés au premier missionnaire, **M. Greiner.** Parmi les nouveaux arrivants se trouve un Abyssin, nommé Gobau Desta, qui a déjà été collaborateur de M. Greiner chez les Gallas. Les agents de la Société, à Zanzibar et à Dar-es-Salam, ont fait venir des Indes, pour leurs travaux de construction, des bœufs et des chars, ceux qui existent à Zanzibar appartenant tous au sultan. Le consul général anglais a demandé aux missionnaires de recevoir des enfants esclaves, arrachés des mains de trafiquants qui les emmenaient loin du continent dans deux barques saisies par un croiseur anglais. Ce sont les diaconesses de l'hôpital qui seront chargées de la première éducation de ces enfants.

Le *Manchester Guardian* a reçu d'un correspondant du Lancashire, actuellement dans l'Afrique orientale, des renseignements sur les progrès de l'invasion des Arabes dans la direction du **lac Nyassa.** La société avec laquelle voyageait le correspondant remontait de Blantyre, sur le Shiré, à Livingstonia au sud du Nyassa. Là elle reçut de mauvaises

[1] Il y a longtemps que nous n'avons parlé de Stanley, quoique à plusieurs reprises des nouvelles le concernant se soient répandues en Europe. Celles-ci nous ayant paru d'une authenticité douteuse, nous avons préféré ne pas les reproduire.

nouvelles de la station de Karonga, à l'extrémité nord-ouest du lac, où commence la route du Nyassa au Tanganyika, et où l'African Lakes Company a un établissement. Les Arabes avaient attaqué les indigènes, et après avoir brûlé plusieurs de leurs villages, avaient menacé la station anglaise, sans qu'aucune provocation leur eût été adressée. Les agents anglais avaient été forcés de se retrancher derrière une forte palissade en attendant des renforts. Une expédition de secours fut immédiatement organisée; elle comptait quatre Européens et onze natifs; le steamer l'*Ilala* la transporta à Karonga où elle arriva le 4 novembre. Il était temps, car les Arabes, après avoir mis le feu aux roseaux dans lesquels s'étaient réfugiés quantité d'indigènes, hommes, femmes et enfants, et avoir tué ceux qui cherchaient à échapper aux flammes, s'efforçaient de faire sortir la petite garnison de ses retranchements. Si les renforts n'étaient pas arrivés, il est probable qu'ils eussent aussi attaqué la station. Aux dernières nouvelles MM. les consuls O'Neill et Hawes, avec M. Fréd. Moir, de la Compagnie des Lacs, avaient réussi à débloquer la station de Karonga, mais la route qui mène au Tanganyika était fermée au commerce. D'après le *Scottish Geographical Magazine,* les Arabes seraient maîtres du pays au N.-O. du lac Nyassa, et feraient payer un tribut à tous ceux qui voudraient y rester, aux blancs comme aux noirs.

Le *Progrès de l'Imérina* annonce que les colons français qui s'étaient établis près de la rivière des Caïmans, au fond de la baie de **Diégo-Suarez,** ont été obligés d'abandonner leurs concessions en raison des pluies torrentielles qui ont balayé leurs plantations. D'autre part, le même journal reçoit de **Vatoumandry** une correspondance d'après laquelle le marasme du commerce donne à l'agriculture une nouvelle impulsion. Chacun semble comprendre que là est l'avenir du pays, avenir moins rapide mais plus sûr. « Sur une seule propriété, » dit le correspondant, « 40,000 cacaoyers ont été semés. La vanille a fait, d'une façon sérieuse, son apparition sur le marché. **Mahanoro** en a produit et exporté 1500 livres; de nouvelles plantations ayant été créées, on peut compter, pendant une période de quatre ou cinq ans, sur un doublement annuel de production. Ce produit paraît de première qualité. Si cette appréciation personnelle est confirmée par les acheteurs européens, cette culture prendra une extension considérable, et Madagascar deviendra bientôt l'un des principaux fournisseurs du marché européen. »

Les rapports des missionnaires des différentes confessions chrétiennes trahissent trop souvent l'hostilité réciproque de celles-ci, pour que nous ne soyons pas heureux de rencontrer dans les *Annales de la propaga-*

tion de la Foi, le témoignage rendu par le R. P. Caussèque à M. J. Richardson, un des missionnaires de la Société de Londres à Madagascar. On sait qu'il existe à **Ambahivoraka** une **léproserie** dans laquelle les missionnaires romains reçoivent plus de cent malades que la lèpre exclut de la société. Lors de la guerre entre les Malgaches et les Français, les missionnaires romains ayant été obligés de quitter Ambahivoraka, M. Richardson se dit : que vont devenir les pauvres lépreux ? Une voix lui répétait sans cesse : va les secourir. Le dimanche suivant, il se rendit à la léproserie, donna de l'argent aux malades et promit de fournir à leur entretien jusqu'au retour des Pères. Ses amis d'Angleterre lui envoyèrent de l'argent pour cette bonne œuvre et il put tenir parole.

Le développement rapide de **Lorenzo-Marquez** a éveillé chez un certain nombre de sujets britanniques le désir de voir l'Angleterre acquérir les territoires appartenant au Portugal dans la baie de Delagoa. On comprend que les Portugais s'en soient émus, et que la Société de géographie de Lisbonne, dans une de ses dernières séances, ait cru devoir adopter une proposition de son éminent secrétaire général, M. Luciano Cordeiro, demandant que les efforts du gouvernement tendent à consolider, à développer et à garantir la nationalisation complète de Lorenzo-Marquez comme partie intégrante et inaltérable du territoire portugais. De son côté le comte d'Onslow, sous-secrétaire d'État pour les colonies, a fait à la Chambre des lords une déclaration de nature à calmer l'émotion des Portugais. Tout en reconnaissant que l'attention du gouvernement britannique avait été appelée d'une façon toute spéciale sur le chemin de fer de la baie de Delagoa, comme route propre à faciliter le commerce entre l'Angleterre et le Transvaal, ainsi que celui de Natal et de la Colonie du Cap, le comte d'Onslow a repoussé l'idée que l'Angleterre devrait acquérir les territoires appartenant au Portugal ; « jamais, » a-t-il dit, « il n'a été question de contraindre cette puissance à faire cette cession, et d'autre part, comme le Portugal est fier de sa colonie, il n'est nullement disposé à la céder volontairement. Une autre proposition a été mise en avant ayant pour objet d'acheter le chemin de fer. Mais cette acquisition aurait été sans exemple, puisque la ligne ne traverse aucun territoire anglais. »

M. Théophile Jousse, ancien missionnaire au **Le-Souto,** a envoyé au *Journal des missions évangéliques* de Paris, une lettre dans laquelle il explique comment, malgré l'abondance des dernières récoltes, les Ba-Souto souffrent de la stagnation des affaires. Nous en extrayons ce qui

suit : « Ce n'est pas l'abondance qui produit cet embarras, mais l'absence de débouchés pour les produits du pays ; or il n'y a pour le moment au Le-Souto aucune espèce de débouchés, tout au moins y en a-t-il si peu que l'équilibre entre la production et la demande est complètement rompu. Un sac de blé, de sorgho ou de maïs qui se vendait autrefois 12, 15 et même 20 fr. se donne aujourd'hui pour fr. 2.50 et 3 fr. Le bétail, lui aussi, a subi une très grande dépréciation de valeur. Autrefois, avec un bœuf représentant une valeur de 200 fr., un indigène pouvait se vêtir lui et toute sa famille pour une année au moins, malgré les prix élevés des objets de provenance européenne ; aujourd'hui, c'est à peine si, pour trois bœufs, l'on pourrait acquérir la même quantité d'objets. De plus, en Afrique, de même que chaque indigène pourvoit sa famille du blé nécessaire à son entretien, il élève son propre bétail, il est occasionnellement son propre boucher ; or, du moment où l'étranger ne lui achète ni le produit de ses champs ni celui de son troupeau, il se trouve en présence d'une surabondance de produits qui enfante la gêne. La cause de cette crise est connue ; pendant que les Ba-Souto se battaient pour leur indépendance, les Américains favorisés par les chemins de fer, ont pris leur place sur le marché des mines de diamants et ont inondé le pays de leurs farines. »

Comme nos lecteurs le verront par les lettres de M. A. Demaffey, ingénieur des mines, la spéculation est encore très active au **Transvaal.** A côté des sociétés minières dont le nombre augmente de jour en jour, celles qui se proposent l'acquisition de terrains sur une grande échelle pour les revendre par parcelles ne jouent pas le moindre rôle dans l'activité fiévreuse dont la République sud-africaine est actuellement le théâtre. Nous avons sous les yeux le compte-rendu de la seconde assemblée générale de l'Oceana Transvaal Land Company, tenue à Londres le 29 décembre dernier, et présidée par notre compatriote M. Henry Pasteur. Quelques-uns des chiffres de superficie de certains terrains acquis par la Société peuvent donner une idée de l'échelle sur laquelle opère la spéculation. Dans le district de Lydenbourg, la Société possède dix-neuf propriétés, dont huit seulement comptent de 40,000 à 50,000 acres, elles sont situées près de la frontière portugaise, sur le versant occidental des monts Lebombo, et près de l'endroit où la Sabi franchit cette chaîne pour se rendre à la baie de Delagoa. Trente autres propriétés se trouvent dans le district agricole de Rustenbourg, entre le Marico, le Limpopo et la rivière des Crocodiles. Dix-neuf autres encore dans le district des Zoutpansberg, outre de grandes propriétés d'un

seul tenant, Devonshire par exemple de 219,000 acres, et New-Belgium de 386,000 acres, tout particulièrement propre à la culture du coton, de la canne à sucre et du café.

Les *Be-Chuanaland News* annoncent que M. Henri Clay Moore, minéralogiste de Californie, se rend dans le pays des **Ma-Chona** et des **Ma-Tébélé,** avec l'intention de trouver si possible une route facile jusqu'au Zambèze. Il a déjà visité cette région, et y a quelques amis à peu de distance du fleuve ; mais les difficultés que créent aux explorateurs les porteurs indigènes et les guerres de tribu à tribu, ainsi que le climat insalubre de la vallée du Zambèze, l'ont décidé à choisir la route du plateau à travers le pays des Be-Chuana et des Ba-Mangwato. Il a avec lui quelques natifs et deux wagons pourvus de tout ce dont un chasseur explorateur a besoin. Le nouveau directeur des mines d'or de Tati, M. l'ingénieur A. Demaffey, voyagera avec lui, de la rivière des Crocodiles jusqu'à Tati; après cela M. Moore poursuivra son chemin seul. M. Moore parle de Lo-Bengula, roi des Ma-Tébélé, d'une manière très favorable et ne croit pas qu'il ait jamais donné sujet de se plaindre de mauvais traitements envers les blancs. Mais le roi exige qu'on l'aborde avec tout le respect dû au souverain d'un peuple puissant comme l'est celui des Ma-Tébélé. M. Moore n'ajoute pas foi au bruit d'après lequel Lo-Bengula aurait placé son pays sous le protectorat des Boers. Manifestement favorable aux Anglais, il ne permet pas aux Boers d'entrer dans ses États. Plusieurs blancs, anciens trafiquants, sont établis au milieu des natifs, et le roi est tenu très exactement au courant des événements qui se passent dans l'Afrique australe. M. Moore croit que le pays sera prochainement ouvert aux blancs, mais que les natifs en éprouveront un accès de jalousie. Il confirme les rapports présentés sur la richesse du pays en or d'alluvion. Son attention a été attirée sur ce point par le commerce d'or que font les Portugais sur le Zambèze qu'il a longé en se rendant de Barberton à Quilimane.

La richesse aurifère de cette région est aussi confirmée par un rapport de M. **F.-C. Selous,** dont les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres ont publié un extrait. Dans une exploration qu'il faisait au pays des Ma-Chona, avec plusieurs de ses compatriotes, ils ont découvert un gisement d'or d'alluvion d'une étendue considérable. Mais ce qui les a le plus frappés, c'est une excavation remarquable, dans une roche solide, qu'ils croient être une mine d'ancienne date. A Sinoïa, dit M. Selous, près de la rivière Angoua, affluent de la Manyame, se trouve un immense creux circulaire de plus de 30^{m} de profondeur, de 20^{m} de

diamètre, au fond duquel est une pièce d'eau qui s'étend sur une longueur de 60m dans une vaste grotte. L'eau en est d'une couleur extraordinaire, un bleu de cobalt foncé; elle est cependant très claire, car des cailloux sont visibles à une grande profondeur. A partir d'un point situé à 100m de distance de l'arête du trou se trouve une galerie oblique ou tunnel qui court là en formant un angle de 45° et qui atteint le fond juste au niveau de l'eau. M. Selous croit que ces excavations sont le résultat d'anciennes exploitations aurifères, qu'une veine de quartz a été exploitée et qu'il en a jailli une source dont l'eau a formé le lac souterrain. Si tout cela est l'œuvre de l'homme, il a fallu une somme extraordinaire de travail pour la produire. Les indigènes ont construit une ville palissadée autour de l'ancienne mine d'or, et descendent par le tunnel pour puiser de l'eau. Celle-ci est tout à fait chaude. Des deux côtés du tunnel, la roche est couverte de marques innombrables qui semblent avoir été faites avec une espèce d'instrument en fer.

Le *Cape Argus* a reçu d'un correspondant, sur le **pays des petits Nama,** au sud de l'Orange, des renseignements qui le montrent sous un jour tout autre que celui où on se le représente d'ordinaire. On le croit d'une chaleur intense ; l'on s'imagine qu'il ne peut convenir qu'aux Bushmen, et que tous les Européens y mènent une existence misérable. Sans doute, dit le correspondant, il fait chaud dans quelques parties du pays, surtout en décembre et en janvier, mais pas plus chaud que souvent à l'ombre de la montagne de la Table. En février, les matins et les soirs sont d'une fraîcheur très agréable, la température est beaucoup plus douce qu'en septembre, époque où, dans le Hardveldt et le Sandveldt, les récoltes sont brûlées. Les moissons sont gravement compromises cette année par suite de l'abondance de canaris du Cap, qui ont ravagé les champs malgré les efforts des fermiers pour écarter cette gent ailée. L'exploitation des mines de cuivre prospère, le prix des cuivres ayant considérablement monté. La Compagnie a l'intention de rouvrir certains centres miniers dont quelques-uns, celui de Copperberg en particulier, étaient exploités il y a plus de deux cents ans. La réouverture de ces mines accroîtra la demande de travailleurs indigènes et européens. La Cape Copper mining Company d'Ookiep voit le nombre de ses employés augmenter chaque année ; les plantations d'arbres y prennent aussi toujours plus d'extension.

Le gouverneur général du Congo, accompagné du directeur des finances, du chef du service topographique et du contrôleur des droits de sortie, a fait à la fin de l'année dernière une **reconnaissance** du

Tchiloango et de la **Loukoula,** son affluent, dont le *Mouvement géographique* a rendu compte. L'expédition a remonté le Tchiloango jusqu'à Nzobé, et les rivières Loukoula et Loango sur une longueur d'environ 20 kilomètres. Toutes deux sont navigables pour des canots à vapeur tirant un mètre d'eau et remorquant des chalands. Malheureusement le cours de la Loukoula est encombré d'arbres tombés dans la rivière, mais qu'il serait facile d'enlever si l'on établissait un poste sur ce cours d'eau. C'est par la Loukoula que la grande masse des produits arrive à la côte. Les explorateurs y ont rencontré un nombre considérable de pirogues indigènes chargées des produits du Mayoumba. Auparavant, les chefs indigènes barraient la rivière et empêchaient la descente des trafiquants de l'intérieur vers les factoreries du littoral. Mais depuis ces derniers temps, cet état de choses a pris fin, et actuellement les canots chargés de caoutchouc, de noix, d'huile de palme et d'autres articles, descendent librement la Loukoula. De la côte, les négociants des factoreries ont éprouvé le besoin de se rapprocher des producteurs et ils viennent à l'envi s'établir sur la Loukoula. La maison hollandaise venue la première a bientôt été suivie par les maisons anglaises, françaises, portugaises, demandant toutes des concessions de terrain sur le territoire de l'État indépendant pour exploiter les produits du Mayoumba. D'après une lettre de M. Janssen, les rives de la Loukoula sont d'une grande fertilité, les paysages en sont admirables, la végétation luxuriante ; c'est la forêt vierge des tropiques dans toute sa splendeur. Le lieutenant Mikic, qui l'a aussi explorée, dit que c'est une des contrées les plus peuplées de l'Afrique. Les villages y sont les uns sur les autres. Certains jours, son itinéraire en a traversé vingt et même vingt-six. A droite et à gauche de sa route, il en apercevait d'autres au milieu d'immenses plantations de bananiers, de palmiers à huile, de maïs, de manioc, d'arachides, de fèves etc. Tout le monde travaillait, les femmes s'occupaient des travaux des champs et de la préparation du manioc ; les hommes manipulaient l'huile de palme, chassaient, pêchaient, allaient en caravanes vendre les produits aux factoreries de Boma ou de Tchiloango. Déjà presque tous les hommes sont vêtus de tissus européens. La sécurité est complète, et quant au climat, tous s'accordent à reconnaître que le pays est très habitable pour les blancs qui veulent se soumettre au régime des régions africaines équatoriales.

C'est aussi l'avis de **M. Dupont,** directeur du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles, qui a séjourné huit mois au **Congo,** dont il a exploré le bassin au point de vue géologique, de la côte de l'Atlan-

tique jusqu'au confluent du Kassaï; il est rentré en Belgique le 8 février dernier. Nous avons sous les yeux le texte de la Conférence qu'il a faite à la Société des ingénieurs et des industriels belges sur les résultats de son exploration scientifique, et nous voudrions pouvoir entrer dans le détail des vues qu'il y expose sur le régime fluvial du continent africain, sur les montagnes qui limitent à l'ouest le bassin du Congo, la nature des terrains explorés sur une longueur de 600 kilomètres, les ressources industrielles et agricoles qu'ils peuvent fournir, les minerais qu'il y a découverts, les aptitudes du nègre au travail et le climat. L'espace dont nous disposons ne nous le permet pas. Bornons-nous à ce qu'il dit des minerais. « Les eaux du Congo, contenant des matières ferrugineuses en assez grande quantité pour en recevoir une coloration ocreuse, doivent nécessairement déposer des sédiments essentiellement ferrugineux. D'autre part, ces éléments ferrugineux devaient nécessairement tendre à se concentrer, sous l'influence des eaux d'infiltration, à la base des dépôts d'alluvion. C'est bien ce qui a eu lieu. Sous l'épais manteau d'alluvion des plateaux, dans toute l'étendue que j'ai explorée, se trouve un amas de minerai de fer épais de cinquante centimètres à un mètre et plus, qui présente souvent l'aspect d'énormes morceaux de nids de termites, d'autrefois il est compact. En un grand nombre de points, on voit des blocs, parfois de plusieurs mètres cubes, sur le versant des ravins, où ils se sont détachés de la base de l'alluvion mise à nu. On peut dire qu'il n'existe guère sur le globe de contrée plus riche en cette sorte de minerai, plus riche par son abondance et plus favorisée par sa facilité d'exploitation. Si les autres continents venaient à épuiser leurs gisements, le bassin du Congo suffirait à lui seul pour en fournir indéfiniment au reste du globe. Cette richesse ne se trouve pas seulement dans la région que j'ai traversée ; c'est surtout plus haut que la quantité doit en être prodigieuse, attendu qu'au confluent du Kassaï, les eaux du Congo étaient aussi fortement colorées, pour ne pas dire plus, que dans les régions d'aval. La grande source des minerais de fer doit donc se trouver fort avant dans l'intérieur. Mais il existe, dans les Monts de Cristal, un autre minerai encore plus important. C'est le minerai de cuivre à l'état de malachite. Quoiqu'ils soient avides de ce métal et qu'ils aiment à s'en orner, eux et leurs femmes, de quantités parfois considérables, puisqu'on cite des négresses du Congo qui portent des anneaux de cuivre de plus de trente kilogrammes, les nègres ne l'exploitent qu'à un seul endroit, à M'Boko-Songho, mot qui, en langue fiote, signifie source de cuivre. » Quoique cette localité soit située

dans la province du Quilou, cédée à la France, et que les nègres accumulent les obstacles pour empêcher l'étranger d'en approcher pour s'assurer le monopole de l'exploitation de ces mines, M. Dupont réussit à les visiter. Elles consistent en des trous assez grands, d'où les indigènes extraient la malachite et du minerai de plomb ou galène, mélangés à du minerai de fer. Sur la rive opposée du Congo, à Bembé, en territoire portugais, à 150 kilomètres du fleuve, se trouvent d'autres amas de malachite qu'une société anglaise a jadis tenté d'exploiter, mais qu'elle dut abandonner à cause de la difficulté des transports. Entre ces deux points, M'Boko-Songho et Bembé, distants de plus de 200 kilomètres, s'étend la vallée du Congo qui traverse les mêmes terrains que ceux de ces deux localités, et M. Dupont a constaté que les abords du fleuve sont à leur tour riches en malachite. On comprend que les résultats de l'exploration de M. Dupont soient de nature à réjouir les administrateurs de l'État indépendant du Congo.

Celle que M. le capitaine **Van Gèle** vient de faire de l'**Oubangi** n'est guère moins importante, puisqu'elle permet de dire avec certitude, dès aujourd'hui, que cette rivière est le cours inférieur de l'Ouellé, et d'espérer qu'elle deviendra la voie de pénétration jusqu'à la limite du bassin du Bahr-el-Ghazal. Le *Mouvement géographique* qui a publié cette nouvelle, arrivée à Bruxelles le 15 mars, par une dépêche de Saint-Paul-de-Loanda, n'a pu donner encore beaucoup de détails. Toutefois il nous apprend qu'après une première tentative de gagner, par l'Itimbiri, la sériba d'Ali-Kobo, le point le plus occidental de l'Ouellé exploré par Junker, M. Van Gèle reçut du gouverneur général du Congo la mission de faire une nouvelle tentative d'atteindre ce point par l'Oubangi. En octobre il quitta Léopoldville avec l'*En avant,* accompagné des lieutenants Liénart et Dhanis et d'un petit détachement de soldats. Il réussit à franchir les rapides de Zongo, et quoique la dépêche soit muette sur la navigabilité de la rivière en amont de Zongo, il est vraisemblable que l'Oubangi y est libre, puisque Van Gèle annonce qu'il est parvenu jusqu'au 22° de long. E. Entre ce point extrême et celui atteint par Junker venant de l'est, 22°,55′ long. E., situés tous les deux à peu près sous la même latitude, il ne reste qu'un peu moins d'un degré du cours de la rivière à reconnaître. Van Gèle aura exploré, dans ses deux voyages d'aller et de retour, l'embouchure des affluents de l'Oubangi, et l'on pourra apprécier l'importance plus ou moins grande de l'expansion du bassin du Congo vers le nord.

Un correspondant du *Moniteur des colonies* écrit à ce journal que

l'absence de Savorgnan de Brazza n'arrêtera pas les progrès de l'œuvre du **Congo français.** Avant son départ, il a chargé d'une nouvelle mission M. **Crampel,** son secrétaire particulier qui, pendant près de deux ans, l'a suivi dans toutes ses pérégrinations. M. Crampel doit, par la voie de l'Ogôoué, se rendre jusqu'à Lastourville pour y organiser ses convois, ses porteurs et son escorte ; de là il franchira la ligne de partage des eaux du Congo et de l'Ogôoué, gagnera Lékéti sur l'Alima, puis il remontera au nord jusqu'au quatrième parallèle en suivant autant que possible le douzième ou treizième méridien à l'est de Paris. C'est une région où aucun blanc n'a encore jamais pénétré.

Les premiers instituteurs envoyés au **Gabon** par le Comité des missions protestantes de Paris sont partis de Lisbonne le 6 février par le paquebot l'*Angola*. Ils devaient être suivis le 15 mars par deux aides qui se sont embarqués à Anvers. Le courrier du Gabon a apporté au Comité de Paris une lettre du Dr Ballay, lieutenant gouverneur de cette colonie, promettant à ces envoyés le meilleur accueil, et annonçant qu'une subvention de 1500 francs sera faite à chacune des écoles de la mission américaine à la tête de laquelle sera placé un instituteur français. Des trois instituteurs envoyés de Paris, l'un sera placé à Libreville, chef-lieu du Gabon ; les deux autres à Kongoué, station située sur l'Ogôoué, qui possède de grandes écoles où ils trouveront l'emploi de leurs forces. Un artisan missionnaire sera placé également à Kongoué et y apprendra, par les soins de M. Good, missionnaire américain, tout ce qui concerne la construction des maisons, le mode de voyager dans ces régions, l'agriculture, en un mot, tout ce qui le rendra apte à assister les premiers missionnaires français dès leur arrivée. Les bons procédés de l'autorité et l'attitude vraiment fraternelle de la mission américaine facilitent singulièrement les débuts de l'œuvre française.

M. **Binger,** lieutenant d'infanterie de marine, qui avait coopéré aux travaux de la belle carte du Sénégal, dressée en 1886 par les soins de l'administration des colonies, est mort au cours d'un voyage d'exploration qu'il avait entrepris dans le Soudan occidental. Parti de Bamakou, il se proposait de relier ce poste important du Niger aux établissements français de la Côte d'Or. Le territoire qu'il devait traverser n'avait pas été exploré jusqu'ici. Il trouva de grandes difficultés pour sortir des États de Samory, et ne les surmonta que grâce à son énergie et à sa connaissance approfondie des mœurs et des dialectes des régions sénégalaises. D'après le télégramme qui a annoncé son décès, ce serait dans le voisinage de Tengrera, par 10° lat. nord et 10°,20′ long. est, qu'il aurait

succombé, à peu près à moitié chemin entre Bamakou et les comptoirs de la Côte d'Or [1].

Le *Bulletin de renseignements coloniaux* a reçu d'un de ses correspondants une lettre d'après laquelle les **Marocains,** si attachés qu'ils soient aux vieilles traditions, semblent perdre le goût pour les longues courses que n'hésitaient pas à entreprendre leurs ancêtres. Sur 500 à 600 pèlerins partis du R'harb cette année, une petite minorité ont entrepris le voyage par terre, encore tous ceux qui en faisaient partie venaient-ils de la région au sud de l'Atlas, et n'auraient-ils eu que peu d'avantages à s'embarquer sur l'Océan. Tous les autres ont profité des lignes françaises ou anglaises qui desservent la côte.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Au concours général agricole de Paris, MM. Fau, Foureau et Cie, qui ont réussi à planter 100 hectares de palmiers dans l'Oued-Rihr, aux portes mêmes du désert, ont obtenu pour leurs dattes la plus haute récompense, la grande médaille d'or. Leur exemple a entraîné d'autres explorateurs : MM. Rolland et Treille, qui ont créé également des oasis entre Biskra et l'Oued-Rihr.

Les relations commerciales entre Biskra et Touggourt acquérant chaque jour plus d'importance, il est question de créer un service de courriers entre ces deux localités.

M. J. Forest aîné qui se proposait de se rendre dans le Sahara, pour y chercher des emplacements favorables à l'élève des autruches, a renoncé à son projet, mais il a offert au gouverneur général de l'Algérie une centaine d'autruches à remettre aux Mzabites dans l'espoir que l'installation de parcs à autruches pourra prospérer dans le Mzab.

M. Massicault, résident général à Tunis, a visité les ruines de l'amphithéâtre d'Ed-Djem, récemment découvertes à 70 kilom. dans le désert au sud de Kairouan. Elles ne peuvent guère être comparées qu'à celles du Colysée. Le plus grand axe a 148 m. de long; les trois étages encore debout mesurent 35 m. de hauteur ; l'épaisseur du mur d'enceinte est de 42 m. Tout l'édifice est construit en superbes pierres de taille, décoré extérieurement de soixante arcades espacées de colonnes d'ordre composite aux premier et troisième étages, et par des colonnes d'ordre corinthien au deuxième. Il devait pouvoir contenir environ 10,000 spectateurs.

Les ingénieurs de la Compagnie Bône-Guelma hâtent la création de la ligne Tunis-Kairouan, pour conserver à Tunis le commerce du sud de la régence qui pourrait être tenté d'adopter la voie de Tebessa à Bône.

[1] A la dernière heure, un télégramme du Niger, transmis par Saint-Louis, permet de douter de l'exactitude de celui qui annonçait la mort du lieutenant Binger.

Le Dr Schliemann s'est rendu d'Athènes en Egypte, pour explorer les lieux occupés par l'ancienne Alexandrie. Après cela, il entreprendra, avec le professeur Virchow un voyage d'exploration de trois mois le long du Nil.

L'Alliance française a inauguré, à Assiout, une école qui compte déjà une centaine d'élèves; elle a quatre professeurs qui enseignent les langues française, arabe et anglaise ; la géographie et l'histoire ; les mathématiques, la physique, la chimie, la comptabilité ; à ces travaux d'études s'ajoutent encore des notions d'agriculture.

L'ingénieur Robecchi-Bricchetti est parti avec M. Giuseppe Landriani pour le Harrar et le Choa, afin d'étudier la nature du sol au point de vue de l'industrie agricole, et aussi la qualité des races d'animaux, spécialement de celle des chevaux. Le voyage qui doit durer deux ans est fait avec l'appui de la Société de géographie commerciale de Milan ; celle de géographie de Rome a fourni aux explorateurs des instruments pour les observations scientifiques. Ils comptent sur la protection du roi Ménélik.

Les stations missionnaires de Msalala au sud du lac Victoria-Nyanza et d'Ouyouy ont dû être abandonnées par suite d'extorsions de la part des chefs indigènes.

On écrit de Lisbonne au *Mouvement géographique,* en date du 6 mars, qu'un télégramme arrivé la veille a confirmé la nouvelle que la reine des Amatongas, du pays de Mapouto, a reconnu la souveraineté du Portugal sur la partie de son territoire comprise dans les limites que la sentence arbitrale du maréchal de Mac-Mahon assignait à ce pays. Par le fait les droits du Portugal sont admis dans toute la baie de Lorenzo-Marquez.

M. F.-C. Selous, qui connaît bien le pays des Ma-Tébélé et qui réside d'ordinaire dans cette partie de l'Afrique, dément, dans le *Diamond Fields Advertiser,* la nouvelle du massacre commandé par le roi Lo-Bengula, que nous avons reproduite dans notre numéro de janvier.

Une ligne télégraphique a été établie entre le Transvaal et la nouvelle République des Boers.

Une conférence a eu lieu à Capetown entre les délégués de la colonie du Cap, de Natal et de l'État libre de l'Orange, pour discuter les bases d'une union douanière et la construction de diverses lignes de chemin de fer. Les délégués doivent communiquer les résolutions de la conférence à leurs gouvernements respectifs qui les feront connaitre au public.

Le ministère des affaires étrangères de l'empire allemand a décidé la création d'un consulat spécial pour la République sud-africaine, et a chargé de ces fonctions M. Ritschl jusqu'ici consul à New-York. Le Dr Bieber demeure consul de l'Afrique australe anglaise et de l'État libre de l'Orange.

Le vapeur le *Pembroke Castle*, parti de Dartmouth pour l'Afrique australe avait à bord une centaine d'émigrants qui comptaient s'établir dans le pays des Be-Chuana, entre Vrybourg et la rivière Molopo.

Il s'est formé à Berlin, sous le nom de Syndicat des mines d'or de l'Afrique australe occidentale, une société qui a pour but d'explorer les gisements aurifères

dans le territoire soumis au protectorat de l'Allemagne; d'acquérir des concessions de mines d'or et de pierres précieuses; d'en organiser l'exploitation, et de fonder ensuite une société à laquelle elle vendrait les concessions obtenues et exploitées. Le comptoir d'Escompte de Berlin, la banque Bleichrœder et la Banque allemande font partie de ce syndicat.

Sous le nom de Société minière africaine allemande, il s'est fondé à Berlin une association qui se propose d'exploiter les gisements aurifères de l'Afrique australe occidentale. M. le Dr Braumuller, membre du comité de la Société polytechnique de Berlin, et ingénieur des mines, est chargé de la direction d'une expédition. Cette entreprise est indépendante de celle que dirige le syndicat susmentionné.

D'après un télégramme de Loanda du 7 mars, le major Henri de Carvalho est arrivé à la côte ayant ainsi terminé son expédition au pays du Mouata-Yamvo.

M. G. Wilmot Brook a quitté l'Angleterre pour se rendre, par le Congo, chez les tribus du Soudan central, où il compte s'établir comme missionnaire. Il écrivait le 2 octobre de Stanley-Pool, « sur l'avis des personnes les plus autorisées, je remonterai l'Oubangi jusqu'aux rapides de Zongo, puis, par canot, jusqu'à l'établissement d'Ali-Kobo sur l'Ouellé moyen. »

Jacques de Brazza est mort des suites d'une maladie dont il avait contracté les premiers germes dans ses explorations de 1883 à 1886, entre le 2° lat. nord et le 2° lat. sud, entre le Congo et l'Ogôoué. Il en avait rapporté d'importantes collections exposées aujourd'hui au Muséum d'histoire naturelle et au Muséum d'ethnographie du Trocadéro.

L'état général du gros bétail à Boma est toujours excellent. Les moutons arrivés par le *Vlaanderen* sont en bonne santé, ainsi que les ânes de Ténériffe qui ont beaucoup gagné depuis leur arrivée. Au 31 janvier, le troupeau comptait 115 bœufs et 49 moutons. Celui de Mateba, également prospère, comptait 40 veaux nés dans l'établissement.

Un deuxième steamer de la Sanford Exploring Expedition, le *New-York*, est arrivé à Stanley-Pool où l'on procède à son remontage.

Une dépêche de Cameroon a annoncé l'arrivée dans la colonie allemande du roi de Samoa, Maliétoa, qui y restera interné.

Sir James Marshall s'est rendu au Niger pour y organiser l'administration judiciaire dans les territoires placés sous le protectorat britannique. Il a emmené avec lui le fils de Sir Robert Kane, qu'il compte initier aux meilleurs moyens à employer dans les rapports avec les indigènes.

On mande du Sénégal que la ligne télégraphique de Niagassola à Séguiri, le nouveau poste du Niger créé par le colonel Galliéni, a été terminé le 2 février.

Une vingtaine d'ouvriers parisiens se sont embarqués à Bordeaux pour le Sénégal, où ils vont entreprendre l'éclairage de la ville de Saint-Louis à la lumière électrique.

Le *Moniteur des Colonies* annonce qu'un service tri-hebdomadaire de courriers à pied a été inauguré entre Tanger et les points de la côte du Maroc jusqu'à Mogador par l'administration espagnole des postes. Ces piétons marchent jour et nuit et se relèvent de ville en ville. Ce service, qui a été très bien accueilli par le com-

merce, fonctionne en combinaison avec celui des bateaux à vapeur de Cadix à Tanger.

LE COMMERCE DE LA GOMME ARABIQUE

Dans notre IIIme Année, nous avons donné, p. 73 à 77, sur les *Acacias gommiers en Afrique,* un article dans lequel nous avions surtout en vue le Sénégal et la gomme fournie par cette colonie française. Nous avions eu garde, cependant, d'oublier le Soudan oriental, et nous avions mentionné entre autres l'installation à Khartoum d'un certain nombre de maisons anglaises, françaises, italiennes, pour l'exploitation de la gomme dite arabique dans la région du haut Nil. Les succès obtenus au début par les commerçants européens ont naturellement été compromis par la révolte du Mahdi, et par la rupture des communications avec le Caire et Alexandrie d'un côté, avec Souakim et Massaoua de l'autre. Il en est résulté, pour le commerce européen, une grande perturbation et une augmentation considérable dans les prix de la gomme. Notre attention ayant été attirée sur ce fait spécial, nous avons tenu à nous rendre un compte précis des changements survenus à cet égard, et nous avons été heureux de profiter des bons offices d'un de nos compatriotes pour être mis en rapport avec la maison Gehe et Co de Dresde, parfaitement renseignée sur ce sujet, afin de donner à nos lecteurs des informations exactes sur les conditions actuelles du commerce de la gomme du Soudan. C'est du mémoire que cette maison a bien voulu nous adresser que nous extrayons ce qui suit :

Il y a sans doute en Arabie des plantations d'acacias qui fournissent de la gomme ; cependant l'exportation directe de produits de ce pays est fort peu de chose. C'est à la gomme africaine que l'on donne le nom de *gomme arabique,* parce qu'autrefois et, jusqu'à un certain point, aujourd'hui encore, une partie de la gomme fournie par la côte des pays somalis et par les territoires africains de la mer Rouge, était d'abord envoyée dans les ports d'Arabie, pour être de là réexpédiée en occident. La gomme dite de Djedda doit son nom au port d'Arabie d'où elle est embarquée pour l'Europe. Néanmoins, c'est bien l'Afrique qui est, à proprement parler, la patrie des acacias ou mimosas qui secrètent la gomme. Ils y occupent une zone qui traverse le continent tout entier, du Sénégal à la mer Rouge, par le Soudan, la Lybie, la Nubie et l'Égypte. On trouve aussi des forêts de mimosas au Sennaar, sur le Nil bleu, en Abyssinie et dans les pays somalis. Toutefois la gomme en est de qualité inférieure. La meilleure gomme, la blanche, la seule qui puisse être